

Marc I, 21 -28

1. « Je hais le Christ. Le Christ avec son idéologie rose layette. Il est venu pour dire aux hommes qui étaient des combattants. Je vous apporte la douceur. Comme il est bon de n'être rien. Alors que nous pensions que l'essentiel de l'homme était de forger son destin, donc de devenir pour être conformément à l'impératif du temple de Delphes, esti, deviens capable de toi. Arrive Dieu. Ne sois capable de rien, parce que serais-tu capable de quelque chose, tu offenserai l'autre, ton semblable, ton frère. Je hais le Christ. » J'emprunte ces quelques traits enflammés à l'un des grands orateurs de notre temps, l'avocat genevois Maître Marc Bonnant, alors qu'il se livrait à un exercice improvisé sur le thème imposé : « Qui de Dieu ou des hommes jouit davantage ? » Ne croyez pas que je cède ici à un penchant facile pour la provocation. Maître Bonnant ne fait que traduire une sorte de résumé qui circule dans les esprits contemporains à propos de l'Évangile, de la Bonne Nouvelle que l'éminent orateur juge catastrophale. Et je suis en plein accord avec lui. L'Évangile est devenu la religion du ressentiment : les faibles, ne pouvant par définition s'imposer ont affirmé que la force, la construction de soi et la maîtrise de soi étaient l'incarnation même du mal. Tout a donc progressivement été nivelé par le bas et les têtes qui dépassent ont été coupées ou du moins priées de se courber. Au nom d'une douceur égalisatrice, tout a été ramené au plus petit dénominateur commun, et cela avec la certitude d'œuvrer à la suite du Christ. Vous reconnaissez la critique à laquelle se livre le philosophe Nietzsche de la religion chrétienne et cette critique porte juste et nous oblige à prendre position. L'Église au fil des siècles a domestiqué la proclamation du Règne de Dieu, cette venue de la puissance même de Dieu qui reprend sa création en main pour la remettre d'aplomb et pour la relancer dans une dynamique de reconstruction. La prédication de l'Église a fait tomber une douche glacée sur l'enthousiasme de la proximité d'un monde autre en renvoyant tout cela à un hypothétique au-delà et en faisant l'apologie du statu quo et

de la faiblesse. Nous avons ainsi grand-peine à imaginer le climat de surexcitation qui accompagnait les grands mouvements religieux des temps bibliques, notamment : les temps nouveaux sont à la portes, tous les espoirs sont permis...Il n'est pas question de tout rabaisser, mais au contraire le temps est venu de rétablir l'humanité et d'exalter la valeur infinie de toute âme humaine. On ne tire pas le cordeau pour araser le terrain, mais on dresse les plans d'une nouvelle élévation.

« Je hais le Christ ». De quel Christ me parlez-vous ? Oserais-je objecter à l'illustre orateur. Qui est Jésus ? Que signifie le terme de Christ qui a été accolé à ce nom ? Durant des siècles, on s'est reposé sur les définitions des confessions de foi et des conciles. Vrai homme, vrai Dieu. Lumière issue de la lumière. Crucifié, mort, ressuscité...Puis quand les formules sont devenues creuses et vides de sens, on n'a pas résisté à faire de Jésus l'emblème de toutes les idéologies. Et Jésus n'a échappé à aucune projection. Différentes époques se reconnaissent en Jésus, mais chacune d'elle l'a recréé selon ses propres modèles de pensée. Une constante est à remarquer depuis des décennies : on associe Jésus précisément à la douceur et à une absence complète de violence et l'on en fait un doux rêveur promoteur d'une société tolérante et ouverte. Est-ce qu'une telle image résiste à l'épreuve de la confrontation du texte même des Evangiles ? Cela n'est de loin pas sûr et je vous donne l'interprétation d' Albert Schweitzer qui, avant d'être le bon docteur, était pasteur et même théologien renommé. Schweitzer voit en Jésus un prophète apocalyptique, convaincu que l'histoire va incessamment basculer et qui chauffe ses partisans jusqu'à l'incandescence...pour se faire finalement broyer par l'excitation qu'il a déclenchée. Que Jésus ait existé est une question d'histoire que l'on peut trancher à l'aide de divers documents, mais la question essentielle consiste à mettre en lumière l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains et l'aura qu'on lui a attribuée. Que s'est-il produit à son contact qui explique l'impact qu'il a eu et dont témoignent les Evangiles.

2. Dans cette première journée à Capernaüm, il est effectivement question de la puissance d'une proclamation qui se déploie en actes. Dans ce récit bref, nerveux, tout est fait pour donner l'impression d'un raid de Jésus sur cette localité et sa synagogue. La coutume veut qu'on donne la parole à l'étranger juif de passage. Cela fournit d'ailleurs un modèle de pratique missionnaire pour les disciples de Jésus par la suite. Les premiers chrétiens profitent de cet accueil pour poser les premiers jalons de leur action. Jésus à peine arrivé occupe le centre de la scène et il s'impose devant une assemblée qui ne semble être là que pour l'écouter. « Ils étaient frappés de son enseignement. » Les gens reconnaissent en Jésus un homme supérieur à leurs scribes alors qu'il n'a reçu aucune formation comparable à la leur ; Jésus n'a jamais été reconnu comme théologien de profession. Mais il n'est pas seulement question d'habilitation et de légitimation dans ce passage. La différence ne tient pas non plus simplement aux matières abordées et aux seules idées. Les scribes, les lettrés, tiennent leur autorité de la tradition dont ils sont les interprètes. L'autorité que détient Jésus comme enseignant est d'une autre nature. Ce qu'il dit vient des profondeurs de son être : il habite sa parole et incarne ce qu'il enseigne. Dans tous les cas, sa prédication appelle à la même stupeur admirative que ses miracles. Ses auditeurs sentent que ce qu'il dit, il a le droit de le dire et ils en éprouvent eux-mêmes la force persuasive. Lorsque Jésus parle, les hommes ont l'impression que Dieu est réellement présent. Les auditeurs sont atteints au vif et leur cœur est bouleversé. C'est une expérience qui permet de toucher au plus intime de l'être, de la vie ; c'est une sorte de reconnexion avec les sources même de l'être. L'expérience est donc de l'ordre de la fulgurance ou de l'extase.

« Il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur. » Chaque mot a son importance : « leur synagogue » dénote une certaine prise de distance, voire une touche d'ironie, car l'impureté se manifeste au cœur de ce lieu de prière et d'étude du Judaïsme. Un fait inattendu coupe la parole à Jésus et un homme interrompt le discours en intervenant

bruyamment. Cet homme est prisonnier d'une puissance qui l'entraîne vers le bas et il est comme déchiré par une violence interne. Il est à proprement parler aliéné : il ne se possède plus et il est livré à une force qui le disloque. « Quoi à nous et à toi » L'esprit impur pressent le pire et par la bouche du possédé il traduit son propre effroi et il le fait au nom de toute son engeance. « Que nous veux-tu ? » cette engeance parle au pluriel, car elle sait d'une connaissance surnaturelle et extrêmement perspicace que Jésus est venu mettre un terme à l'empire de Satan. Le dialogue est empreint d'une grande violence que rendent mal les traductions. Deux champions représentant deux camps opposés s'affrontent un combat singulier. « Jésus de Nazareth... » Jésus est interpellé par son nom et par son lieu de provenance. Connaître le nom, c'est empiéter sur la puissance hostile qu'il s'agit de conjurer. « Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. » L'esprit mauvais est comme frappé par la foudre, plus encore que par la peur. Il est devant la manifestation du Tout-Autre et il tremble. Le Saint de Dieu est un titre porté par le prêtre Aaron et par le prophète Elisée et il exprime une consécration particulière : ce voisinage est insupportable à cette force faite d'impureté et de confusion. L'esprit gonfle son égo : « je sais... ». Il exprime la superbe de celui qui n'a pas besoin d'entrer en relation avec autrui, car il sait qui il est. Jésus lui impose le silence violemment : « Sois muselé, tais-toi », cela tient de la formule magique. Cet ordre brutal indique que Jésus refuse d'entre en discussion avec cet être confus et embrouillé, dont le savoir ne traduit qu'une peur panique de l'anéantissement. Jésus impose le silence aux voix intérieures qui déchirent cet homme, car on ne peut argumenter contre ces voix qui se contentent de répéter mécaniquement des discours et des formules. L'esprit impur fait une confession de foi très orthodoxe, mais c'est une croyance stérile et statique. « L'esprit impur le secoua avec violence et il sortit de lui en poussant un grand cri. » L'effet des paroles de Jésus est rapporté sans ménagement : l'homme est déchiré et secoué par des convulsions épileptiques. Une violente atteinte physique et un hurlement révèle la sortie du corps du possédé. On imagine le caractère spectaculaire d'une telle scène se déroulant au beau milieu d'une réunion religieuse. Le

démon ne quitte pas le terrain qu'il occupe sans opérer quelques ravages et il se montre ainsi dans sa vérité, une dernière fois.

Décidément, Jésus n'est pas partisan des thérapies douces. A l'ébahissement des foules du début succède un véritable effroi, une stupéfaction. L'enseignement nouveau dont il est question n'a rien à voir avec un phénomène de mode : il s'agit de quelque chose de qualitativement nouveau qui révèle l'intervention même de Dieu dans un monde chaotique qu'il réordonne et réharmonise. Le monde de l'impur est précisément celui du désordre et de la confusion où rien n'est à sa place et où rien ne fonctionne comme cela devrait. Le salut est force de guérison, de rassemblement et de cohésion. Tout ce récit est placé sous le signe de l'urgence : il en va de même de la renommée de Jésus qui se répand comme une traînée de poudre. Ainsi s'achève cette première attaque éclair lancée par Jésus.

3. Qui parle en nous, qui nous possède ? Quelles sont les idéologies dominantes, les convictions toutes faites, les idées reçues qui parlent à notre place ? Ou quelles sont les secrets, les histoires personnelles, plus ou moins conscientes, qui nous rendent esclaves et qui font que nos paroles ne sont pas nôtres même si elles apparaissent très pertinentes et structurées. Le contenu de l'enseignement de Jésus est lapidaire, d'une grande violence : « Tais-toi et sors de cet homme. » Commence par faire silence en toi de toutes ces paroles. Mets-toi à l'écoute d'un enseignement nouveau, sans savoir au préalable où il te mène. Abandonne ton désordre établi ou l' « équilibre de la folie » pour t'ouvrir à la réalité que Dieu instaure sous tes yeux en Jésus. En Jésus est perpétrée une agression contre le monde tel qu'il est. « Tu crois que Dieu est un. Tu fais bien. Les démons le croient eux aussi et ils tremblent. » (Jacques II, 19)

« Le Règne de Dieu s'est approché » Exister pour un être humain, c'est sortir de soi-même et de notre monde familier pour nous retrouver nous-mêmes et différemment, sous un autre jour. L'expérience fondamentale de l'être humain est à la fois de sentir qu'il n'est pas ce qu'il devrait être et

qu'il ne réalise pas les potentialités enfouies en lui. Il appartient à un monde dont il est séparé dans les faits. Il a besoin de participer à un être nouveau pour accéder à ce qu'il est en vérité. Et c'est précisément ce que nous offre le Christ Jésus, ce monde qu'il nous fait pressentir en sa personne et que nous touchons presque du doigt.

Alors que signifie l'autorité que manifeste Jésus dans ce contexte ? *Auctoritas* en latin signifie faire naître, augmenter, produire à l'existence.

L'autorité est à la fois un point de départ et une croissance. Nous avons dépendu de ceux qui nous ont donné la vie, un foyer, une orientation intellectuelle et spirituelle. Pendant de longues années, nous n'avons pas été capables de prendre nous-mêmes une décision. Cette autorité est à la base de toutes les autres autorités. Accepter l'autorité, c'est accepter ce qui nous est donné par ceux qui sont plus que nous. Notre vie quotidienne deviendrait impossible sans traditions, coutumes et sans l'autorité de ceux qui les ont reçues et qui nous les ont transmises. La maîtrise de la nature serait impossible sans une transmission de la connaissance et de la technique à chaque génération. La vie intellectuelle de l'homme, le langage dont il se sert, la musique qu'il joue, les symboles qu'il crée, il l'a reçu de l'autorité de ceux qui y ont participé avant lui. Et que dire de la vie religieuse ? Nous sommes jeté dans l'existence, non pas seulement physiquement, mais aussi mentalement. Sous aucun rapport nous ne sommes par nous-même et à aucun moment nous ne pouvons être par nous-même. Quiconque essaie de vivre sans autorité est jeté dans l'autodestruction, mais qui reste sous ces autorités extérieures est menacé d'éparpillement et d'éclatement. L'exorcisme qui ouvre l'Évangile selon Saint Marc a valeur de programme. Se convertir ou se repentir, c'est être saisi par l'irruption de la seule réalité qui compte de façon ultime pour nous et qui s'impose à nous de façon péremptoire. Le Christ est la réalité non défigurée telle que Dieu la veut et tout doit se réordonner autour de lui. Extase et stupéfaction caractérisent la foi qui prend conscience de la révélation du monde tel qu'il doit être ; tout le reste s'en trouve relativisé et recadré.

Le grand orateur du préambule de cette prédication se trompe de cible, mais il a des circonstances atténuantes par le fait qu'on présente le plus souvent le Christ en rose layette, alors que par sa simple présence il enjoint l'humanité à quitter ses vieux démons et ses sordides esclavages pour accéder à la vraie liberté de devenir ce qu'il lui est permis d'être, à la hauteur de sa vocation en Dieu.